

Deux siècles de malédiction littéraire. Sous la direction de PASCAL BRISSETTE et MARIE-PIER LUNEAU. Presses Universitaires de Liège, 2014. Un vol. de 362 p.

Quoique limité aux XIX^e et XX^e siècles, ce qui est déjà ambitieux, ce volume pose bien la question de la marge en littérature depuis l'invention de l'« auteur » jusqu'à son éclipse momentanée dans les années 1960-1980, avant un retour triomphal grâce à – ou à cause de – la société du spectacle. Les études ici réunies sont très largement inspirées d'une sociologie de la littérature, dans la trace de Pierre Bourdieu, où la question du champ et de l'ethos est régulièrement invoquée afin de définir ce que la « posture » (Jérôme Meizoz) d'un écrivain peut dire de son inscription dans le monde des lettres. Organisé en trois parties – I-Médiateurs et médiations, II-Perpétuation et contestation du mythe, III-Assimilations et transferts –, l'ouvrage, à travers ses vingt-trois contributions, propose des approches très diverses qui vont des « poètes maudits » de l'époque romantique ou pré-symboliste aux auteurs contemporains comme Breton ou Nimier, sans compter le versant québécois, qui est largement représenté dans la mesure où le colloque dont sont issus ces Actes a été tenu à l'Université McGill en 2012. Disons d'emblée qu'il y a quelque disparate aussi bien dans le corpus que dans le propos scientifique : aller d'Aloysius Bertrand à Stephen King ne va pas de soi, en termes de mode de vie et de condition éditoriale, passer de la véritable misère (Verlaine) au mythe de l'exclusion ou de la réclusion (Proust) suppose un saut existentiel. Ce pourquoi la préface – « La malédiction littéraire en régime vocationnel » – s'avère très éclairante en posant la relation entre la mise au ban et le génie, entre la conscience d'appartenir à une élite qui peut conduire, en forme extrême, au suicide, et la construction d'un imaginaire du malheur, de l'exil, de la différence, notamment pour les auteurs féminins.

On ne saurait entrer dans le détail de ce copieux volume mais il faut en retenir l'essentiel : d'abord les articles qui vont au-delà de la monographie, ceux de Solenn Dupas (« Portraits de maudits : l'image au service du mythe de la malédiction littéraire dans la seconde moitié du XIX^e siècle »), d'Arnaud Bernadet (« Du poncif : littérature et malédiction ») ou de Nathalie Heinich (« Que faire d'un mythe ? L'imaginaire entre réel et symbolique ») ; ensuite les portraits d'écrivains qui ont joué les martyrs, Céline en tête (Marie-Hélène Larochelle), côté français, Émile Nelligan (Pascal Brissette), côté canadien ; on retiendra aussi les figures d'écrivains maudits dans la fiction, comme chez Mac Orlan (Zacharie Signoles-Beller), ce qui ouvre une perspective vers laquelle il semblerait fructueux de s'orienter davantage : car si « le malheur de l'auteur » peut servir de « fondement à la valeur d'une œuvre » (p. 15), le guignon d'un personnage tenté par la muse littéraire – ne citons que le Salavin de Georges Duhamel – est un thème inépuisable dans la littérature des deux derniers siècles.

Il faut aussi avoir conscience du rôle de la critique, bien mis en relief dans l'ouvrage, qui construit l'image de l'artiste soit par les comptes rendus, soit par l'iconographie : *Les Nouvelles littéraires*, à partir de l'entre-deux-guerres, ont procuré des dessins, parfois proches de la caricature, donnant au lecteur une « idée » de l'auteur, les photographies de l'après-guerre, dans des magazines à grand tirage, n'ont fait que vulgariser des attitudes souvent composées de ceux qui se voulaient « mendiants » ou de ceux qui se croyaient « rois ».

Et n'oublions pas, ce qui est un peu le cas dans ce collectif, l'action déterminante des éditeurs afin de sortir de leur destinée maudite des auteurs disparus des librairies depuis belle lurette : la collection « L'Imaginaire » créée par Antoine Gallimard en 1977 a permis de donner un deuxième souffle à des œuvres épuisées dans la « Blanche » ; de petites structures comme Le Tout sur le Tout, devenu Le Dilettante, à Paris, ont eu le courage, au début des années 1980, d'exhumer des romanciers aussi importants que Paul Gadenne et Raymond Guérin ou des chroniqueurs hors-pair tel Henri Calet ; les éditions Finitude, à Bordeaux, donnent également, depuis une bonne décennie, un bel exemple de « revie » littéraire en

republiant Marc Bernard ou Jean Forton. Il faut croire que tous ces écrivains, parmi bien d'autres, pourtant présents au catalogue de La NRF, ont eu besoin de l'enthousiasme de certains passionnés de littérature pour retrouver des fonts baptismaux.

Resterait à évoquer la place de l'Université dans cette dialectique de l'onction – auteurs inscrits au programme – et de la malédiction – par ignorance, mépris ou carriérisme – que la seule recension des sujets de thèse permet de mesurer. Si l'Institution n'est pas entièrement responsable de la postérité d'une œuvre, elle a sa part dans la feuille de route vers le paradis, le purgatoire ou l'enfer. La période couverte par *Deux siècles de malédiction littéraire* coïncide, à peu près, avec la naissance de l'enseignement « scientifique » des Lettres à la Faculté : en France, les grands maîtres de la Sorbonne et de la rue d'Ulm, sans parler des professeurs de khâgne, ont fixé, à la jonction des deux siècles, justement, un cadre d'évaluation permettant de séparer les élus des maudits, cadre dont il n'est pas sûr que nous soyons sortis.

Ajoutons que cet ouvrage très utile comporte un index des noms quasi impeccable et une copieuse bibliographie qui souffre cependant d'un manque d'actualité (ex. P. Bourget, *Essais de psychologie contemporaine* [Gallimard, « Tel », 1993], B. Frank, « Grognards et Hussards » [repris dans *Romans*, Flammarion, 1999], etc.) dû à la liberté laissée à chacun des contributeurs de se référer à ses outils personnels : ne négligeons pas que le phénomène de la réédition vaut pareillement pour les ouvrages d'histoire, de théorie et de critique littéraires, eux aussi passibles de malédiction, Henri Clouard ou André Thérive, profondément ensevelis, pour ne citer qu'eux, le savent bien, alors que, fort heureusement, Albert Thibaudet est revenu parmi nous grâce aux lumières d'Antoine Compagnon et de Christophe Pradeau (*Réflexions sur la littérature*, Gallimard, « Quarto », 2007).

BRUNO CURATOLO